SERIE (1/5). Pour le centenaire de la commémoration de la Première Guerre mondiale, les archives départementales de Chamarande présentent une exposition sur la période 1914-1918 en Essonne. Même si le département n'existait pas en tant que tel et qu'il n'était pas directement touché par les batailles du front, il a été profondément marqué par la Grande Guerre. Découvrez-le à travers cinq volets. **Aujourd'hui : 1914, les premiers mobilisés partent au front et les communes s'organisent.**

Représentation des Essonniens mobilisés pour partir au front. *(DR.)*

2 AOÛT 1914. En milieu d'après-midi, le tocsin sonne partout en France. « Le président de la République ordonne par décret la mobilisation générale, que mettent en œuvre les ministres de la Guerre et de la Marine », précise l'affiche placardée par les gendarmes. Comme tous les mobilisés, René-Louis Aussière reçoit son livret individuel. Né le 16 septembre 1895 à Baulne, il réside rue des Herses à Vert-le-Grand ou il exerce le métier de charretier. Ses cheveux sont châtains, ses yeux marron clair, son front est haut et petit, son nez rectiligne. Le registre de recrutement du canton d'Arpajon de 1914 précise aussi sa grande bouche, ses lèvres épaisses, un visage étroit au teint pâle. Il sait écrire mais possède un niveau moyen d'études, il sait mener des chevaux, mais ne pas conduire de voiture automobile, ni jouer d'un instrument de musique...

Cent ans plus tard, on imagine la peur s'emparer de lui comme du reste de la population. Pourtant, à en croire la lecture des archives, c'est plutôt « la stupéfaction dans les campagnes, puis la colère et la résignation ». C'est la saison des moissons et des récoltes, la pire période pour abandonner les travaux aux champs. Annie Jacquet, du comité de recherches pour l'histoire des révolutions en Essonne, n'a trouvé aucune mention de la déclaration de guerre ni de la mobilisation générale dans les registres des 14 communes du Pays de Limours. « En août 1914, la préoccupation des conseils municipaux est de nommer les délégués à la chambre de commerce du département », écrit-elle. On ne peut évidemment pas dire que les Essonniens partaient au front le cœur léger. Mais à observer le large sourire des conscrits de Bruyères-le-Châtel ou de Boissy-sous-Saint-Yon, qui posent « décontractés et souriants », on se dit que ces jeunes hommes n'avaient pas encore la moindre idée de ce qui les attendait.

A Draveil, quelques jours plus tôt, les écoles ont connu leur fête et la distribution des prix du mérite et d'assiduité malgré une Europe aux abois. « On estime qu'environ 750 hommes de Montgeron sont partis au front, autant pour Draveil », écrit Serge Bianchi, président du comité de recherches pour l'histoire des révolutions en Essonne. Certains reviendront très vite, mais entre quatre planches. Comme Lucien Léon Yvrard. « C'est sans doute le premier des 29 Draveillois tombés lors des principales batailles en Belgique, sur la Marne, dès 1914, écrit Serge Bianchi. Il avait 31 ans, adjudant au 6e RI colonial, célibataire. Il a été tué le 20 août 1914 à Walscheid. »

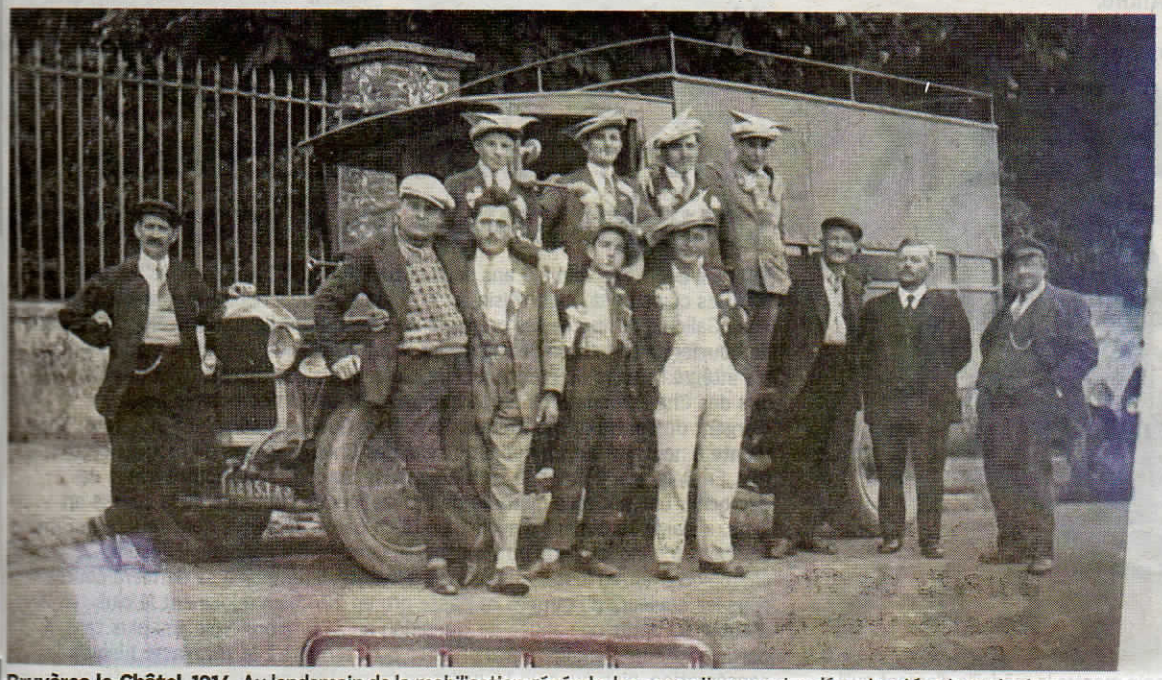
> ***« De 1871 à 1914, l'école est le meilleur vecteur de l'esprit de revanche qu'il faut inculquer aux futurs soldats »***
>
> **Les historiens de l'association Etampes-Histoire**

Les habitants de l'Essonne (Seine-et-Oise, à l'époque) n'ont pas besoin de cela pour comprendre qu'une nouvelle guerre a bel et bien éclaté. A Etampes, on n'oublie pas l'occupation de 1870 et 1871, car on n'a mal vécu les contraintes des réquisitions et l'attitude des soldats prussiens. « De 1871 à 1914, l'école est le meilleur vecteur de l'esprit de revanche qu'il faut inculquer aux futurs soldats », indiquent les historiens de l'association Etampes-Histoire. Les petits Etampois apprennent manifestement bien leurs leçons : le 11 septembre 1915, le journal l'Abeille rapporte qu'une « équipe de pionniers, dont le plus âgé peut bien avoir dix ans, procède, à Guinette, à l'aide de pelles-bêches miniatures à l'édification d'une tranchée-abri dont le front est tourné vers l'est, les boches peuvent *y venir* ».

Plus au nord, la guerre se concrétise par les voies ferrées. Sur ordre militaire, la ligne Paris-Lyon-Marseille et les gares de Juvisy-sur-Orge et Corbeil ferment au trafic des voyageurs et de marchandises dès septembre. A la place, de jour comme de nuit, des trains transportant des troupes vers le front.

Les civils apprennent à cohabiter avec les troupes, françaises ou étrangères. L'autorité militaire réquisitionne alors des logements, des fermes, des granges mais aussi des terrains pour y installer les cantonnements. Si certaines communes du sud écrivent au sous-préfet d'Etampes pour se plaindre du comportement de certains soldats, l'accueil général est plutôt bon. Voire généreux, comme à Limours ou le maire pourvoit aux besoins de 136 réfugiés belges pendant deux jours. La dépense imprévue de 400 francs est approuvée par le conseil municipal, « car on ne saurait marchander des secours à ceux dont le noble pays a servi de bouclier à la France ».

CÉCILE CHEVALLIER



Bruyères-le-Châtel, 1914. Au lendemain de la mobilisation générale, les conscrits posent « décontractés et souriants », sans doute loin d'imaginer ce qui les attendait. *(DR.)*

Demain

Les camps d'entraînement en Essonne